

Catherine Servant, « *Et maintenant ? Histoire(s) sans lendemain dans Kudy šel anděl [Par où est passé l'ange] (2005) de Jan Balabán* », in : Maria DELAPERRIÈRE et Marie VRINAT-NIKOLOV (dir.), *Littératures de l'Europe médiane : après le choc de 1989*, Paris, Institut d'Études Slaves, « Cultures et sociétés de l'Est » vol. 47, 2011, pp. 53-65.



LITTÉRATURES
DE L'EUROPE MÉDIANE :
après le choc de 1989

publié sous la direction de
Maria DELAPERRIÈRE
& Marie VRINAT-NIKOLOV

INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

Table des matières

<i>Avant-propos</i> , par Maria DELAPERRIÈRE et Marie VRINAT-NIKOLOV . . .	9
Ruptures historiques, ruptures littéraires, instrumentalisations	
Maria DELAPERRIÈRE, La littérature polonaise après 1989 : exercices ou exorcismes ?	15
Anna SAIGNES, <i>En écosant les haricots</i> de Wiesław Myśliwski : une histoire de fantômes	29
András KÁNYÁDI, La dictature roumaine comme succès littéraire hongrois	39
Catherine SERVANT, « <i>Et maintenant ?</i> » Histoire(s) sans lendemain dans <i>Par où est passé l'ange</i> (2005) de Jean Balabán	53
Jacqueline WAGENSTEIN, La séparation des unions des écrivains bulgares : divisions politiques ou littéraires ?	67
Andor HORVÁTH, Coupables innocents	75
Peter VODOPIVEC, La Seconde Guerre mondiale et la période communiste de l'après-guerre dans la littérature slovène après 1991	85
Les identités en question	
Marek TOMASZEWSKI, Identités culturelles et zones géographiques : le problème des personnes et des peuples « déplacés » dans la prose d'Olga Tokarczuk et Andrzej Stasiuk	97
Stéphane SAWAS, Le discours littéraire contemporain sur l'identité gréco-pontique et sa réception en Turquie	113
Marie VRINAT-NIKOLOV, Ouverture des dossiers de la Sécurité d'État : « je » est un autre, stratégies narratives et identitaires	121
Katrina KALDA, Objets de consommation et crise identitaire dans le roman <i>Piiririik (Pays frontière)</i> d'Emil Tode	131
Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU, Goran Stefanovski : « Fables du monde sauvage de l'Est. Quand étions-nous sexy ? »	143
Jean-Paul CHAMPSEIX, La morale, seul reste d'identité dans l'œuvre de l'écrivain albanais Fatos Kongoli	157
Index des noms de personne	169

« *Et maintenant ?* » Histoire(s) sans lendemain
dans *Par où est passé l'ange* (2005) de Jan Balabán

Retracer l'itinéraire d'une subjectivité contemporaine forme sans conteste l'un des projets narratifs de *Kudy šel anděl* [Par où est passé l'ange], roman du prosateur, essayiste et traducteur tchèque Jan Balabán¹, né en 1961 en Moravie du Nord (Šumperk) et vivant depuis l'enfance à Ostrava, grande cité minière et industrielle moravo-silésienne. Au sein d'un parcours essentiellement novelliste², *Par où est passé l'ange*, dont nous abordons ici la seconde édition (remaniée) de 2005³, constitue la deuxième œuvre *romanesque*⁴ de J. Balabán, et la dernière à ce jour. La poétique du livre porte d'ailleurs l'empreinte de la pratique la plus familière à l'auteur, la *forme brève* : chaque chapitre y paraît en effet suffisamment clos sur lui-même pour être lu de manière autonome – non sans contribuer à l'économie générale d'une intrigue qui se déploie à l'échelle du livre. Cette succession de courts chapitres, conférant au roman une structure en mosaïque sage – sans brouillages ni sauts dans le temps égarant à dessein le lecteur –, coïncide avec le fonds thématique du récit : il y va le plus souvent de la saisie de *tranches de vie*, de fragments pris à l'existence, tantôt en ses facettes les plus banales, tantôt en ses moments forts, selon l'idée qu'un éclairage ou, pour le moins, une mise en avant du secondaire et de l'éphémère peuvent en dire bien plus long sur « l'essentiel » que d'autres appréhensions globalisantes.

1. Diplômé d'anglais de l'Université d'Olomouc, Jan Balabán a travaillé initialement comme traducteur et rédacteur technique dans un combinat sidérurgique (Ostrava) pendant une quinzaine d'années. Il est aujourd'hui traducteur littéraire de l'anglais (H. P. Lovecraft, Terry Eagleton) et essayiste indépendant, vivant de sa plume depuis 2000. Entre autres distinctions couronnant son œuvre, l'un de ses livres de nouvelles, *Možná že odcházíme* [Peut-être partons-nous], a été élu livre de l'année à l'issue d'une enquête lancée auprès de cinq cents personnalités du monde culturel tchèque par le grand quotidien *Lidové noviny* en 2004 ; ce volume a également obtenu le prix des critiques, éditeurs et bibliothécaires Magnesia litera en 2005.
2. *Středověk* [Le Moyen Âge], nouvelles (Ostrava, Sřinga, 1995) ; *Prázdniny* [Les Vacances], nouvelles (Brno, Host, 1998) ; *Boží lano* [La Corde de Dieu], prose poétique (Brno, Vetus Via, 1998) ; *Černý beran* [Le Bélier noir], roman (Brno, Host, 2000) ; *Kudy šel anděl* [Par où est passé l'ange], roman (1^{re} éd. Brno, Vetus Via, 2003 ; 2^e éd. revuc. Brno, Host, 2005) ; *Možná že odcházíme* [Peut-être partons-nous], nouvelles (Brno, Host, 2004, rééd. 2007).
3. Jan BALABÁN, *Kudy šel anděl* [Par où est passé l'ange], 2^e éd. revuc. Brno, Host, «Edice Dobrá kniha», 2005, 158 p. – 1^{re} éd. Brno, Vetus Via, Edice dobrě četby, vol. 12, 2003. Nous traduisons ici l'ensemble des citations de Jan Balabán et d'autres auteurs.
4. Hormis *Černý beran* [Le Bélier noir], paru en 2000.

En se concentrant sur le personnage principal du roman, le quadragénaire Martin Vrána, il s'agira ici de s'attacher à ce parcours subjectif qui constitue l'un des fils conducteurs du récit. À cet égard, nous nous interrogerons tout spécialement sur l'inscription mentale singulière dans le temps qui s'y fait jour, apportant une pierre décisive à l'explication de la vision du monde du protagoniste : l'incapacité de toute *projection dans l'avenir*, et la conviction corollaire, incessamment confirmée, de vivre dans un espace-temps où l'histoire individuelle est *sans lendemain*, où l'histoire tout court l'est pareillement. Ici, l'expression du sentiment individuel tend vers un récit générationnel que l'auteur ne désavoue pas, fût-ce en le délimitant strictement :

Quand j'ose prononcer le mot *nous*, j'entends par là un groupe très spécifique de personnes qui, dans les années 1970 et 1980, éprouvaient le régime communiste comme hostile et opprimant, et essayaient de faire leur vie avant tout en dehors de la soi-disant structure sociale⁵.

déclare Jan Balabán dans un entretien. Un « nous » auquel la déception commune éprouvée après la chute du régime a également conservé toute sa consistance⁶.

À l'instar de bien des textes de J. Balabán, recelant une composante autobiographique importante dont l'auteur ne fait pas mystère⁷, *Par où est passé l'ange* prend place dans l'atmosphère très particulière de la ville d'Ostrava, ainsi caractérisée par le critique littéraire Jakub Bielecki :

Ostrava : pendant plus de quarante ans, un euphémisme pour dire usine, saleté, périphérie. Une usine monstrueuse pour laquelle il fut nécessaire de construire de grands ensembles satellites, des villes neuves. Le Moloch chargé de fournir la République en charbon et en acier devint un catalyseur de puissantes mutations sociales. Avec le changement de conjoncture politique, le corps a privé son cœur d'acier de son unique privilège et de sa fierté (plutôt triste, je l'admets) : sa signification industrielle. La culture d'origine, celle des colonies ouvrières, des brasseries et des églises, a été remplacée par la sous-culture télévisuelle propre à la conurbation des cités [...] ⁸

Et si la ville d'aujourd'hui, estime J. Bielecki, «...avec son climat industriel, toujours plus clairement postindustriel aujourd'hui, n'offre pas une plateforme créative aussi favorable à l'artiste que Prague, Olomouc, Brno », il

5. Voir «Bez příběhů je lidem úzko» [Sans histoires, on a le cœur serré], entretien de Jan Balabán avec Miroslav Balaščík et Tomáš Reichel, *Host*, 20^e année, n° 8, pp. 4-9, 12 oct. 2004.
6. *Ibid.*, p. 5. « Nous pensions naïvement que la liberté qui arrivait serait avant tout un espace pour les valeurs que la totalité avait réprimées ».
7. Les entretiens accordés dans le prolongement de ses livres en font clairement état : voir entre autres «Uvěřit dramatickosti vlastního života» [Croire au caractère dramatique de sa propre vie], entretien de Jan Balabán avec Miroslav Balaščík et Petr Hruška, *Host*, 16^e année, n° 10, pp. 37-41, déc. 2000.
8. Jakub BIELECKI, «Básnická tvorba Ostravy 90. let» [La Création poétique d'Ostrava dans les années 1990], *Tvar*, 7^e année, n° 19, 14 nov. 1996, p. 6. Outre Jan Balabán, J. Bielecki aborde ici des auteurs importants de la création littéraire tchèque contemporaine, dont Petr Motýl et Petr Hruška.

n'en existe pas moins un topos de la ville, surgissant plutôt « [...] *ex post*, sur les bases de la création elle-même⁹ ». L'œuvre de Jan Balabán offre une contribution notable à ce topos.

L'unité des quarante-six chapitres formant *Par où est passé l'ange* – histoires courtes, instants de vie privilégiés ou insignifiants, remémorations, récits rapportés, voire simples anecdotes – est avant tout assurée par le personnage principal, présent dès le chapitre liminaire, un chapitre portant, *nota bene*, le numéro dix-neuf, comme s'il avait été soustrait à son « contexte », à sa place naturelle de « Dix-neuvième » pour venir prendre la tête du livre¹⁰ ; et en effet, l'enchaînement qui suit, formé de chapitres numérotés de 1 à 46, présente un blanc entre les « Dix-huitième » et « Vingtième ». Dans ce chapitre initial, le narrateur met en scène Martin Vrána, homme plus que quadragénaire, divorcé, deux enfants, habitant une cité dortoir d'Ostrava, s'échinant à payer toutes ses dettes et pensions alimentaires en faisant des traductions. Puis vient, en repartant du chapitre « Premier », un retour en arrière remontant jusqu'à la charnière des années 1960 et 1970 et à l'adolescence de Martin dans la grande cité industrielle communiste aussi attachante que détestable, aux temps moroses de la normalisation qui a fait suite au printemps de Prague et à l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du pacte de Varsovie en août 1968. Le récit (couvrant quelque trois décennies) retrace ensuite, selon une progression relativement chronologique – si l'on met de côté les retours en arrière ou « décrochages » par association d'idées entraînant vers d'autres récits ou anecdotes –, le parcours de Martin, en particulier ses relations amoureuses et affectives, dominées par la solitude et le décalage : l'amour déçu qui a brisé son adolescence et sa jeunesse, Eva, retrouvée vingt ans plus tard lors d'un séjour à Londres, dans le *no man's land* de la gare de Lambeth¹¹ ; ses dix ans de mariage (à l'issue désastreuse¹²) avec Daniela ; les relations complexes de Martin avec son fils et sa fille, enfants qu'il « emprunte » parfois à leur mère depuis leur divorce¹³ ; enfin la rencontre amoureuse plus tardive avec Monika, jeune fille singulière et énigmatique¹⁴. Et puis, surgissent des personnages appartenant de près ou de loin à l'univers de Martin et auxquels leur histoire, le plus souvent remarquable et

9. *Ibid.*

10. Voir Jan BALABÁN, *Kudy šel anděl, op. cit.*, «Devatenáctá» [Dix-neuvième], pp. 7-11.

11. Voir *ibid.*, «Třicátá třetí» [Trente-troisième], pp. 112-116.

12. Deset let, které s Danielou prožili, odmítalo zmizet, odmítalo se nechat polknout, jako stará nedokončená věta. «Nebylo to, abych tak řekl, šťastné», zkusil říci nahlas do prázdné místnosti [Les dix années passées avec Daniela refusaient de disparaître, de se laisser avaler, telle une vieille phrase inachevée. « Ça n'a pas été, dirais-je, heureux », essaya-t-il de dire tout haut dans la pièce vide], *ibid.*, «Osmnáctá» [Dix-huitième], p. 66 (nous traduisons).

13. Takto se <Martin Vrána a jeho syn> scházeli a procházeli v prvních letech po rozvodu, takto si ho nebo jeho sestru nebo oba půjčoval Martin od jejich matky, která ho nemohla ani vidět [C'est ainsi que <Martin Vrána et son fils> se promenaient pendant les premières années suivant le divorce, c'est ainsi qu'il l'empruntait, ou qu'il empruntait sa sœur, ou les deux, à leur mère qui ne pouvait même plus le voir], *ibid.*, «Třicátá první» [Trente-et-unième], p. 106.

14. Voir *ibid.*, «Dvacátá» [Vingtième], p. 73.

troublante, semble donner droit à leur(s) chapitre(s), inséré(s) dans le tissu narratif général¹⁵.

Sous le numéro dix-neuf – qui renvoie peut-être aux décennies écoulées du xx^e siècle, d'où est issu le personnage principal ? –, le roman commence par une sorte d'état des lieux de la situation psychologique et de la « vision du monde » de Martin Vrána au terme d'un parcours subjectif que va restituer ensuite, fût-ce à travers des étapes lacunaires, l'ensemble du texte à venir. Ce chapitre introductif « fait le point », situé dans une quasi-contemporanéité où l'on devine aisément la fin des années 1990 ou le début des années 2000. Et comme s'il suffisait, pour faire le point sur Martin Vrána, d'isoler quelques heures de sa vie, l'espace-temps de ce chapitre « Dix-neuvième » se réduit à peu : de la descente du tramway pour rentrer chez lui, en fin d'après-midi, à la nuit au milieu de laquelle Martin ressort dans la rue, alerté par un incident qui l'a tiré du sommeil – un vol d'ordinateurs dans la boutique de télécoms en bas de chez lui. Entre les deux, une sorte de portrait psychologique du personnage se fait jour, surgi, *pars pro toto*, de quelques heures de vie.

Tout d'abord, il y a l'importance des *certitudes minimales*, dans une existence qui se propose comme très peu réjouissante : « Il tourna dans la rue Zborovská. J'habite ici¹⁶ » – le recours au monologue intérieur est assez fréquent dans le roman.

Il ouvrit avec sa propre clef la porte de l'immeuble, qu'il ne considérait toujours pas comme son immeuble, même au bout d'un an, seule la clef était à lui. Surtout, ne pas perdre les clefs¹⁷.

Car si elle ouvre sur un lieu qu'on ne reconnaît pas comme sien, dépeint comme une garçonnière sans confort, cette clef a « le mérite d'exister »... Il y a encore le vieux manteau, usé mais résistant, auquel Martin semble s'accrocher comme à une seconde peau.

Au minimalisme des certitudes matérielles s'adjoint celui des « certitudes mentales », avec une recrudescence manifeste d'adages et autres stéréotypes à usage du quotidien. Par exemple, sur le manteau :

C'était là une habitude que son père, ses frères et lui-même avaient conservée toute leur vie, comme malgré eux : quand viennent les temps mauvais, procure-toi un bon manteau, de préférence un manteau de cuir, quelque chose qui ne laisse passer ni l'eau, ni le vent¹⁸.

15. Tels deux chapitres successifs consacrés à l'histoire de deux personnages féminins à l'existence brisée : madame Tomská – voir *ibid.*, «Dvacátá první» [Vingt-et-unième], pp. 74-77 – et Marie Sněhotová – voir *ibid.*, «Dvacátá druhá» [Vingt-deuxième], pp. 78-82.

16. Odbočil na ulici Zborovskou. Tady bydlím, *ibid.*, «Devatenáctá» [Dix-neuvième], p. 7.

17. Vlastním klíčem si otevřel dveře do domu, který za vlastní ani po roce nepovažoval, jenom ten klíč. Hlavně neztratit klíče, *ibid.*, p. 8.

18. Býval to takový zvyk, který jaksi mimoděk celý život dodržoval jeho otec, bratři i on sám – když přicházejí zlé časy, poříd' si pořádný kabát, nejlépe kožený, něco, co nepromokne a neprofoukne, *ibid.*, p. 7.

Et à propos de ses enfants, que Martin aimerait recevoir chez lui tout en sachant qu'il ne le peut pas : « L'aventure ne doit pas durer trop longtemps, sous peine de se changer en souffrance¹⁹ ». Bien d'autres phrases toutes faites émaillent la suite du roman : «...se réjouir d'une chose vaut souvent plus que l'atteindre [...]»²⁰, ou encore « ce sont là vaines tentatives et la vanité est dangereuse [...]»²¹... Il arrive même que les poncifs se fassent écho – tel le cliché social «...les petits-enfants sont la lumière des grands-parents [...]», ironiquement repris quelques lignes plus tard : «...les enfants aiment les fêtes, sans doute parce qu'ils savent qu'ils sont les lumières des grands-parents [...]»²². L'attachement à ce que l'on a, au peu que l'on a, notamment aux « vérités éprouvées » reçues en héritage, fournit un garde-fou rationnel et pratique au flux de pensées de Martin. Et il est peu d'êtres et de choses que le personnage se reconnaisse en propre : au premier chef, son fils et sa fille, qui pourtant lui échappent, qu'il ne peut qu'« emprunter » de loin en loin à leur mère, mais auxquels il n'ose pas infliger la « boîte » privée de tout confort domestique dans laquelle il vit.

Si le monde possédé est éprouvé comme minimal (mais, au fond, bien suffisant à la survie), les événements et « aventures » du jour ne se font guère plus florissants ni tangibles, ainsi que le chapitre « Dix-neuvième » le fait apparaître d'emblée : paranoïa ordinaire de la peur du voisin qu'on pourrait croiser dans l'escalier ; éventuel cambriolage chez lui dont Martin est soulagé qu'il n'ait pas encore eu lieu, pour cette fois (alors qu'il y a si peu à voler) ; trois bouteilles de bière forte achetées à la brasserie du coin, pour chasser la solitude²³, des « Dragon rouge » dont on ne peut se promettre qu'une ivresse molle, raisonnable (« En tant qu'eau de vie, le Dragon rouge était faible, mais en tant que bière, il était plutôt costaud²⁴ ») ; et même l'érotisme qui aurait pu surgir si une femme avait été étendue sur le lit... or, non seulement il n'en est rien, mais un tel moment n'aurait, de toute façon, été couronné que par la « grimace existentielle » de Martin.

À la vérification des certitudes minimales (clef, manteau, vérités admises, principes d'action et autres béquilles) et à l'exploration des virtualités tristes agrémentant le quotidien, s'ajoutent enfin la banalité et l'ennui de tout le reste : les contraintes, les réalités imposées... Par exemple le travail de traducteur de Martin, décrit comme une véritable corvée alimentaire totalement dénuée de plaisir intellectuel : « Rester assis devant le moniteur et fabriquer

19. dobrodružství nesmí trvat dlouho, aby se nestalo utrpením, *ibid.*, p. 9.

20. těšit se je mnohdy víc než se dočkat [...], *ibid.*, «Druhý» [Deuxième], p. 16.

21. Jsou to marné pokusy a marnost je nebezpečná [...], *ibid.*, «Pátá» [Cinquième], p. 25.

22. vnoučata jsou světlejším prarodičům [...] děti mají oslavy rády, asi proto, že vědí, že jsou těmi světlými prarodičům [...], *ibid.*, «Čtyřicátá» [Quarantième], pp. 142-143, *passim*.

23. Voir *ibid.*, «Devatenáctá» [Dix-neuvième], p. 8, *passim*.

24. Jako kořálka byl Červený drak slabý, ale jako pivo měl docela grády, *ibid.*

des centaines de pages de traductions absurdes de textes absurdes pour payer les traites, pour les factures, les loyers, les enfants qui sont au diable²⁵. »

Dans ce chapitre « Dix-neuvième » et d'autres à venir, le protagoniste semble avoir atteint une sorte de degré supérieur de l'ennui et du dégoût du monde environnant qui n'est pas sans renvoyer à certains états d'âme désenchantés et dépressifs propres à la décadence – plus encore, semble-t-il, qu'à une forme d'existentialisme contemporain que certains traits de caractère de Martin rappellent pourtant fortement. Il en va de même de la tension entre, d'une part, la tentation à laquelle on ne succombe pas pour s'en tenir aux limites du raisonnable et du tangible – et qui garde donc tous ses attraits, fournissant son quota de jouissance, via la frustration – et, d'autre part, les acquis, qu'ils soient matériels (ce que l'on possède), verbaux (les adages et stéréotypes), mentaux (la tête sur les épaules, la raison triomphante). L'hypersensibilité de Martin, sorte d'éponge à sensations, rappelle aussi les décadents de la fin de l'autre siècle : en se dirigeant du côté des voleurs d'ordinateurs, il se laisse captiver par l'air du petit matin, un air froid pré-printanier suscitant en lui un lyrisme momentané... et le détournant de son objectif premier. Et puis, surtout, Martin exprime une insatisfaction devant le monde environnant tel qu'il se propose à la conscience et à l'action, ou plutôt tel qu'il ne se propose pas, n'est pas, ne fonctionne pas : prêt à affronter les voleurs, une intention vite rejetée puisque « Tout est vain²⁶ » – formule décadente s'il en est –, il s'insurge successivement contre son téléphone déchargé, contre le sans-gêne des voleurs commettant leur rapine en toute impunité, contre l'arrivée tardive de la police :

Tout cela l'écœurerait. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, allez au diable. [...] Vous m'êtes tous aussi sympathiques les uns que les autres. Qui suis-je pour avoir mon mot à dire là-dedans ? Qui suis-je, moi ? Cette question, on ne se la pose pas à quatre heures du matin, ou bien, au moins, on n'y répond pas²⁷.

Le monde vécu est fondamentalement lacunaire, frustrant par ses dysfonctionnements ; tout au plus porte-t-il à un relativisme qui finit par atteindre le sujet lui-même. La préférence donnée aux virtualités (quand bien même elles seraient à peine plus prometteuses que les réalités, auxquelles elles s'opposent censément) est aussi un trait qui renvoie à la décadence. Dans une scène ultérieure²⁸, Martin adolescent remplace la messe de Pentecôte, à laquelle assiste sa famille protestante, très croyante et pratiquante, par une expérience mystique où il se voit en nouvel apôtre recevant l'Esprit saint et s'appêtant à porter la bonne parole de par le monde, entouré de douze vieillards tout droit sortis d'un

25. Sedět u monitoru a vyrábět stovky stránek nesmyslných překladů nesmyslných textů na placení poplatků, na účty, na nájmy, na děti, které jsou někde u všech čertů, *ibid.*

26. Vsechno je marné, *ibid.*, p. 10.

27. Celé se mu to zprotivilo. Co vám budu povídat, běžte k čertu. [...] Všichni jste mi asi tak stejně sympatičtí. Kdo jsem já, abych vám do toho mluvím? Kdo jsem já? Tahle otázka se neklade ve čtyři hodiny ráno, nebo se na ni alespoň neodpovídá, *ibid.*

28. Voir «Sedmá» [Septième], *ibid.*, pp. 28-29.

tableau gothique... épisode où l'artifice hallucinatoire se substitue à l'acte de foi. Seule différence marquante avec une sensibilité décadente classique telle qu'on la rencontre notamment chez les écrivains de la fin de siècle tchèque : Martin serait un décadent capable de trouver aussi refuge dans le cliché, sans chercher forcément le raffinement extrême, la quête du plus rare, du plus exotique – en les cherchant même rarement. Ainsi en est-il de la phrase finale du chapitre « Dix-neuvième » : « Il alluma une cigarette et s'enveloppa tout entier dans la fumée amère de la mémoire²⁹ ». Ici, même la métaphore semble vouloir se retremper dans le banal – comme si cette extension-là revêtait autant de force et de prix qu'une image complexe et recherchée.

Après semblable état des lieux, la suite du roman, qu'il y ait ou non focalisation sur Martin Vrána, semble vouloir fournir des éléments de réponse à la question : comment Martin en est-il arrivé là ? À ce titre, le livre peut être lu (ce n'est là pas sa seule lecture possible, évidemment) comme la démonstration, un rien édifiante, du processus qui a mené à une sensibilité contemporaine, l'accession à un stade où se raccrocher à ce que l'on a (même s'il s'agit de peu, encore une fois) empêche toute nouvelle découverte et appropriation du monde. « Et c'est tout ?³⁰ » s'étonne à répétition Martin dans le chapitre « Dix-neuvième ». Car ce manque d'emprise sur le monde et cette absence d'aspiration semblent si énormes qu'elles prennent des contours proprement extraordinaires.

Quelles sont les pièces apportées au dossier de cet état d'âme à la limite de l'hyperbole, désenchanté et dépressif, flirtant avec le nihilisme ? Les premiers chapitres font tout d'abord retour sur « *la vie noire et jaune* » dans laquelle Martin a grandi. Telles sont en effet pour lui les couleurs du socialisme « normalisé » des années 1970 et suivantes :

La nouvelle liberté était noire et jaune. À l'époque, on avait visiblement instauré des normes de sécurité plus strictes et des peintres scrupuleux s'étaient mis à équiper toutes les premières et dernières marches d'escaliers, tous les passages et plafonds bas des bâtiments publics, de bandes jaunes et noires. On avait le souci des gens. Il fallait que personne ne trébuche ou ne se heurte à quelque chose, et si quelqu'un tombait ou se blessait quand même, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, vu que les lieux dangereux avaient été signalés dans les règles. Finalement, presque tous les lieux avaient été dotés de cette signalisation. C'est ce que voyait le brigadiste Martin en regardant le monde à travers ses paupières tombantes, dans le vacarme de l'autobus, rien que des traînées jaunes et noires³¹.

29. Zapálil si cigaretu a celý se zahalil do hořkého kouře paměti, *ibid.*, p. 11.

30. A to je všechno?, *ibid.*, p. 8.

31. Nová svoboda byla černá a žlutá. V té době zřejmě začaly platit nějaké přísnější bezpečnostní předpisy a příčinliví natěrači začali opatrovat všechny první a poslední schody, průchody a snížené podhledy ve veřejných budovách žlutými a černými pruhy. Měli péči o lidi. Aby nikdo nezakopl nebo nenarazil, a když přece jen došlo k nějakému pádu nebo nárazu, mohl si za to člověk už jen sám, poněvadž nebezpečná místa byla řádně označena. Nakonec byla označena skoro všechna místa. Tak to viděl brigádník Martin, když se v hukotu autobusu díval na svět přes klesající víčka a viděl jen žluté a černé šmouhy, *ibid.*, «Druhák» [Deuxième], p. 15.

Cette voie bicolore, qui sécurise tout en orientant et cadrant, et que tout un chacun est censé suivre sous peine de se mettre en danger, devient au fil des pages « le monde noir et jaune », celui de la « nouvelle liberté » socialiste. « Pour s'orienter dans le collectif, il fallait s'y perdre »³², et ce n'est pas cette solution que choisit le jeune Martin. Une échappatoire immédiate se propose à lui : celle, religieuse et traditionnelle, que son père et sa famille ont trouvée dans la pratique de leur foi – peu appréciée du régime – et le repli sur les valeurs familiales. Cependant, même cette option-là, forme de résistance à l'ordre environnant mais aussi cocon trop étiqué, ne tarde pas à lui apparaître comme une voie toute tracée, aussi prévisible que les bandes jaunes et noires. Martin rejette l'alternative de la « petite église » familiale et décide de biaiser avec le monde environnant par une forme de repli sur lui-même, sur « une solitude qui lui était plus chère que la sécurité³³ ». Plus tard, d'autres mondes alternatifs se proposeront à Martin, en particulier celui de l'émigration, choisi par son frère aîné Petr ; mais même ce monde-là, cet « autre côté » imaginé sous un angle étonnamment négatif à la manière de confins contreutopiques effrayants³⁴, n'attirera pas Martin.

Reste donc la *solitude*, un univers à soi conquis au contact d'Eva, son amour de jeunesse, un lieu qu'elle lui a légué après l'avoir brutalement quitté et qui demeurera indissociablement lié à cet amour d'adolescent :

La solitude lui était restée, celle qu'elle lui avait donnée, qu'ils avaient trouvée ensemble³⁵.

Cet espace ouvert par l'amour, Martin va s'efforcer, après la rupture, d'en conserver l'accès – un accès mental :

Tout est clair à présent, c'est ici, sur cette zone frontière entre le monde noir et jaune et la petite église, qu'il voudrait être seul avec Eva. Elle n'avait même pas besoin d'être réelle [...]³⁶.

La solitude fournit évidemment au sujet son contingent de sentiments corollaires, au premier chef celui d'être perpétuellement étranger et *décalé* – telle la vision métaphorique du « grand rideau » qui le sépare désormais, irrévérissiblement, de sa famille³⁷.

Or, si la relation avec Eva a ouvert chez Martin une brèche, un possible, son achèvement signifie aussi un véritable traumatisme pour le jeune homme, comme brisé dans son élan. Tel est donc le motif suivant, capital, qui semble

32. Aby se v kolektivu člověk vyznal, musel se v něm ztratit, *ibid.*, «Třetí» [Troisième], p. 17.

33. Samotu, která mu byla dražší než bezpečí, *ibid.*, «Čtvrtá» [Quatrième], p. 20.

34. Voir *ibid.*, «Šestnáctá» [Seizième], pp. 58-60 – chapitre où la description de l'Allemagne de l'Ouest peut faire penser à *L'Autre côté* d'Alfred Kubin (*Die andere Seite*, 1909).

35. Samota mu zůstala, ta, kterou mu dala, kterou spolu našli, *ibid.*, «Šestá» [Sixième], p. 27.

36. Teď to vidí jasně, v tom hraničním pásmu mezi černožlutým světem a malou církví, tady by chtěl být s Evou sám. Ani by nemusela být skutečná [...], *ibid.*, «Pátá» [Cinquième], p. 25.

37. Voir *ibid.*, chap. «Čtvrtá» [Quatrième], pp. 20-22.

avancé en guise d'éclaircissement au cheminement psychologique du protagoniste : *l'amour déçu*, fondateur de l'espace de solitude et, tout ensemble, générateur d'un blocage à l'échelle d'une vie. Le chapitre « Sixième » s'ouvre sur le paradoxe de la flèche de Zénon d'Élée, laquelle « ... ne vole pas, mais est immobile à chaque position de son parcours³⁸ », de sorte que la somme des instants d'immobilité ne peut aboutir qu'à l'immobilité tout court, à l'impossibilité du mouvement. Martin est désormais celui qui n'avance plus, qui a atteint un point d'aboutissement impossible à dépasser.

Où devrait-il revenir maintenant ? Où lui faudra-t-il revenir ? Sur les rails où filent la vie noire et jaune, la nouvelle liberté, la grande famille église, sa famille et celle qu'il n'a pas encore. Non, il ne reviendra pas là-bas. Il devra aller là-bas. Au contraire, c'est vers ici qu'il devra revenir, vers l'instant où la flèche est immobile³⁹.

Dès lors, au sortir de l'adolescence, se met en place une inscription mentale singulière dans le temps : l'incapacité de toute *projection dans l'avenir*. L'avenir n'est ni désiré, ni même problématisé : il n'existe pas – ou du moins, on fait comme s'il n'existait pas, on décide qu'il n'existe pas :

Il découvre qu'aucun avenir ne l'intéressait. Ni l'école supérieure à laquelle il s'était inscrit. Ni le “nous en sortirons un jour” chanté à demi en cachette dans le chœur évangélique, ni se marier et avoir des enfants, ni la vérité qui triompherait, ni ce qu'il y aurait après la mort. Tout serait toujours pareil, et même cela ne l'intéressait pas⁴⁰.

Cette option radicale, prise alors que Martin boit sa première vodka en solitaire dans un bar, trouvera nombre de répétitions et sanctions dans la suite du roman. On découvre aussi (comme à la faveur d'une analyse qui ne dirait pas son nom) que ce *no future* de Martin a sans doute des origines encore plus anciennes : entre autres chocs fondateurs restitués par le récit⁴¹, le jour où Martin enfant (âgé de douze ans) veut dévoiler à son père son « plan » pour le cas où la famille aurait un appartement plus grand, et où lui-même disposerait de sa propre chambre. Sorte de voix de la raison cassante et définitive, son père refuse de l'entendre – puisque, aussi bien, Martin n'aura pas de chambre à lui avant de se marier et de déménager – et l'enfant garde son « plan » en travers de la gorge, pour ainsi dire. Il portera encore ce plan en son for intérieur, informulé, à quarante ans passés. Ici, le futur empêché coïncide avec la parole arrêtée par l'autorité du père.

38. ...[šíp] neleti, ale stojí v každé poloze na své dráze, *ibid.*, «Šestá» [Sixième], p. 26.

39. Kam by se teď měl vracet? Kam se bude muset vrátit? Na ty koleje, po kterých ujíždí černožlutý život, nová svoboda, velká rodina církev, jeho rodina a ta, kterou ještě nemá. Ne, tam se nevrátí. Tam bude muset jít. Naopak vracet se bude sem do okamžiku, kdy šíp stojí, *ibid.*, p. 27.

40. Zjistil, že ho nezajímá žádná budoucnost. Ani ta vysoká škola, na kterou si podal přihlášku. Ani to, jednou budem dál, zpívané polotajně v evangelickém sboru, ani to, jak se ožení a bude mít děti, ani ta pravda, která zvítězí, ani jak bude po smrti. Všechno bude pořád stejné, a ani to ho nezajímá, *ibid.*, «Trináctá» [Treizième], p. 49.

41. Voir *ibid.*, chap. «Osmnáctá» [Dix-huitième], p. 65.

L'existence de Martin, avançant en âge, semble ensuite devoir apporter une confirmation sans cesse renouvelée de la pertinence d'une telle conviction : celle de vivre dans un espace-temps où non seulement l'histoire individuelle, mais aussi l'histoire tout court, sont sans lendemain. Bien entendu, le système communiste est sans lendemain – même la guerre tant annoncée et que Martin, dans un délire provoqué par la vodka, se prend à souhaiter pour qu'il se passe enfin quelque chose⁴², n'aura pas lieu : « Rien ne changerait plus, tout ne ferait que continuer à pourrir⁴³ » ; « Et puis sont venus des temps où nous avons tous compris que rien ne changerait plus, que même la guerre promise ne viendrait pas. Que tout serait toujours pareil et que nous, nous devrions bien nous y faire⁴⁴ ». Ici, l'emploi du « nous » laisse entendre que l'auteur confère à cette appréhension spécifique du temps, éminemment individuelle, la dimension d'un récit générationnel.

L'émigration aussi est sans lendemain : Martin se la représente comme un hôtel-asile psychiatrique au milieu de nulle part, où l'on ne vit pas, où l'on survit en sombrant dans l'inconscient pour ne pas s'abîmer dans le néant qui se cache derrière ce *no man's land*⁴⁵. Et quand arrive la « révolution » (*převrat*) de 1989, fatalement, dirait-on, rien ne peut être attendu non plus par les individus décalés parmi lesquels se compte Martin :

Comment avons-nous pu mourir ainsi et rester en mouvement ? Nous aurions mieux fait de mourir complètement à la fin du régime précédent⁴⁶ [...]

Cela se passait au début des années 1990, peu après la révolution. Déjà Martin avait pris conscience à quel point ils étaient morts [...]

[Ils auraient pu] se changer en cendres, en Pompéi, tandis que dehors, dans la rue, les étudiants agiles et les managers se dépêchaient d'aller déposer leurs projets⁴⁷.

Quant à la transformation d'Ostrava de ville noire, polluée à l'extrême, en cité plus propre et plus viable, d'où les fumées d'usines ont presque disparu et où les poissons reviennent, elle n'effacera pas la saleté qui est restée incrustée dans les pensées et les actes des gens⁴⁸.

Les grands bouleversements de l'histoire ne sont là, toujours et encore, que pour corroborer la thèse du « plus ça change, plus c'est la même chose ». En l'absence d'avenir, le sujet ne saurait en toute logique concevoir l'histoire en termes de « ruptures » et de « continuité » ; ni table rase, ni degré zéro, ni

42. Voir *ibid.*, chap. « Třináctá » [Treizième], p. 49.

43. Že se nestane nic, všechno bude jen dále tlít, *ibid.*, « Šesnáctá » [Seizième], p. 60.

44. « Pak ale přišli časy, kdy nám všem začala docházet, že se nic nezmění, že ani ta slibovaná válka nebude. Že všechno bude pořád úplně stejně a jen my se do toho budeme muset nějak vejít », *ibid.*, « Dvacátá osmá » [Vingt-huitième], p. 100.

45. Voir *ibid.*, chap. « Šesnáctá » [Seizième], pp. 58-59.

46. Jak jsme jen mohli takto zemřít, a přitom zůstat v pohybu? Kdybychom raději zemřeli úplně, tehdy na sklonku tohoto minulého režimu, *ibid.*, « Dvacátá sedmá » [Vingt-septième], p. 94.

47. Bylo to někdy počátkem devadesátých let, nedlouho po převratu. Už tehdy si Martin uvědomoval, jak jsou mrtví. [...] [mohli by] zménit se v popel, v Pompeje, zatímco venku po ulici spěchají agilní studenti a manažeři se svými projekty, *ibid.*, p. 95.

48. Voir *ibid.*, chap. « Třicátá devátá » [Trente-neuvième], p. 137.

discontinuité ne se propose au continuum de la conscience, cantonnée dans un présent insoutenable – hors les excursions nostalgiques vers un passé aux modalités floues. Si la première moitié du roman semble restituer par étapes l'installation d'un tel état d'esprit et l'émergence d'une presque pathologie – dépressive profonde –, la seconde moitié en poursuit l'exploration chez le quadragénaire Martin Vrána : lassitude, sentiment d'échec multidimensionnel, perception très distanciée et douloureuse des êtres et des choses, et même recherche d'émotions fortes (le plus souvent alcoolisées), éphémères, à l'issue plus déprimante encore. Et lorsque Martin est envahi d'une « joie subite » à mettre sur le compte d'une bonne disposition passagère, principalement liée à la nuit passée avec Monika et aux proches retrouvailles avec ses enfants⁴⁹, il s'avère presque rassurant, pour la cohérence, que cette joie menace bientôt de lui « retomber dessus⁵⁰ ».

Au désenchantement constitutif s'entremêlent ici quelques traits de caractère proprement adolescents : comme si le surgissement précoce de ce *no future*, qui n'est pas sans signifier aussi le rejet de la perspective projective du régime communiste et de son « avenir radieux », avait empêché le sujet de prétendre à la maturité. Au chapitre « Trente-et-unième », lors d'une conversation plutôt cocasse avec son fils sur l'univers, les galaxies, les mondes parallèles, Martin développe à l'attention du garçon une théorie saugrenue sur des extraterrestres d'une intelligence supérieure qui auraient été à l'origine du genre humain. Égarés et échoués sur la planète Terre sans plus pouvoir en repartir, ils se seraient peu à peu mués en êtres primitifs pour avoir été coupés de l'endroit d'où ils venaient : « Des êtres en dépression, arrachés à leur chez-soi⁵¹ » – en somme, des doubles de l'*alien* Martin. Vers la fin du chapitre, alors que le fils comprend à demi-mot la profondeur des liens que son père veut conserver avec lui en dépit du divorce, on lit ce commentaire : « Le garçon était soudain plus vieux que lui⁵² » – et l'adulte semble voué à une immaturité à perpétuité.

« Et maintenant ?⁵³ » s'interroge Martin au chapitre « Quarante-et-unième », un chapitre décisif pour le rebondissement de taille qu'il apporte : Martin n'a pas atteint le degré ultime de sa non-évolution, il peut encore se passer quelque chose. Pour cela, il faut cependant avoir touché le fond :

Et maintenant ? Il détestait ces questions pressantes autant que les va-et-vient sans but de la fenêtre à la porte, que se mettre au lit pour rien, se lever et s'asseoir à son bureau de façon névrotique, ouvrir et refermer en vain son travail en cours. Brusquement, il sut que ça allait mal et qu'il en avait toujours été

49. Voir *ibid.*, chap. « Dvacátá devátá » [Vingt-neuvième], p. 101.

50. tato náhlá radost se mu rozhodně vymstí, *ibid.*, p. 102.

51. lidé v depresi, odtržení od domova, *ibid.*, « Třicátá první » [Trente-et-unième], p. 108.

52. kluk byl najednou starší než on, *ibid.*, p. 109.

53. Co teď?, *ibid.*, « Čtyřicátá první » [Quarante-et-unième], p. 145.

ainsi, on ne fait que jouer, juste comme ça, on fait la fête, juste comme ça, on se fait du bien, juste comme ça, un instant, au bord du précipice⁵⁴.

Ainsi commence la logorrhée désespérée de Martin – aux accents très décadents, une fois encore – sur la vanité de toute chose et action, et le rejet d'un monde vécu qui n'est qu'apparence.

Et pourtant, il va se passer quelque chose. Tout d'abord, Martin, rentré chez lui dans cet état de la fête d'anniversaire de son père, franchit une nouvelle étape et cède à un malaise qui s'insinue en lui, un nouveau mouvement intérieur :

Il sentit son dégoût physique se changer en une sorte de satisfaction du fait que tout allait mal. Mal, mal, mal ! Chaque pas, chaque pensée, tout menait finalement à cela⁵⁵.

En vertu de cette nouvelle disposition, le dégoût est devenu jouissance, la peine s'est muée en jubilation. Cette décision somme toute assez commode et rassurante, consistant à accepter que la résignation écœurée au vide soit source de plaisir, vient à la fois sanctionner et résoudre le refus de souffrir, à un moment où la douleur est devenue intenable.

Or, un événement extérieur à la conscience vient aussi au « secours » de Martin : au terme d'une virée près d'une voie de chemin de fer, parcours halluciné à travers les ordures et descente au plus profond du vide (« Il eut de la peine pour tout ce monde qui se tordait dans la convulsion d'une vacuité qui pénétrait tout⁵⁶ »), le protagoniste se fait renverser par une voiture et entame une phase de paix intérieure totalement inédite en entrant dans le coma : « Et lui, la tête dans l'embrasement de l'inconscience, il goûta un moment de repos⁵⁷ ». Un repos dont il mettra un certain temps à s'extraire – le livre s'achève d'ailleurs sur cette sortie du coma. Le coma est décrit comme la résolution inespérée d'une situation mentale insoluble, devenue incompatible avec la vie. Faut-il voir en cet accident *l'ange* passé par là, annoncé par le titre du livre ? Dans l'un des chapitres consacrés à ces personnages secondaires reliés à la vie de Martin par des fils parfois ténus, *l'ange* apparaît (sans doute son unique occurrence dans le texte de J. Balabán) à travers un proverbe : « ...comme l'on dit, l'ange ne passe pas deux fois près de vous⁵⁸ », phrase adressée par Pavla à son amie Ester lorsque celle-ci a la possibilité de connaître enfin Monika, la demi-sœur qu'elle n'a jamais rencontrée (Monika n'étant

54. Co ted? Nenáviděl tyhle nutkavé otázky stejně jako bezcílné chození od okna ke dveřím, jako zbytečné uléhání do postele a neurotické vstávání a usedání ke stolu, marné otvírání a zavírání práce. Najednou věděl, že je zle a vždycky bylo, to si jen tak hrajeme, to si jen tak oslavujeme, to si jen tak na chvíli děláme dobře nad propastí, *ibid.*

55. Cítil, jak se fyzický hnus mění v jakési uspokojení z toho, že všechno je špatné. Špatné, špatné, špatné! Každý krok, každá myšlenka, všechno nakonec vede jenom sem, *ibid.*, pp. 145-146.

56. Bylo mu lito celého toho světa, který se svíjel v křeči vše pronikající prázdnoty, *ibid.*, p. 147.

57. A on ve výklenku bezvědomí zakoušel chvíli odpočinku, *ibid.*, p. 147.

58. jak se říká, dvakrát kolem vás anděl nepůjde, *ibid.*, «Čtyřicátá třetí» [Quarante-troisième], p. 152.

autre que la petite amie de Martin). Peut-être le coma, sorte de couronnement et d'apothéose d'un parcours restitué par le récit depuis l'adolescence, accession à une forme supérieure de solitude, et avant-goût de la mort, est-il l'événement salutaire qui permettra à Martin de penser la rupture, la table rase, le point zéro à partir duquel tout peut repartir – et s'ouvrir. Telle est en effet l'impression que peut donner la fin du livre.

« Alors, nous voilà de retour, Monsieur Vrána⁵⁹ ? » lui demande une infirmière avenante quand il reprend connaissance. « “Nous sommes ici”, dit Martin à l'infirmière⁶⁰. » Initialement utilisé par la femme à la place d'un « vous » de politesse, ce « nous » semble à double tranchant dans la réplique de Martin : prononcé alors que tous les souvenirs lui remontent à la mémoire, il peut renvoyer à la mémoire recouvrée et à une identité fondamentalement inchangée (« nous » revoici, moi et tout ce qui me constitue, me manque, me fait souffrir). En même temps, ce « nous » répondant de manière plaisante à la question de l'infirmière n'est-il pas annonciateur de l'espace pluriel que le « je » pourra désormais investir, s'il parvient à s'extraire d'un carcan névrotique durable ?

La mort qui attend au bout de tous les chemins, écrit ailleurs Jan Balabán, est paradoxalement le seul point fixe qui peut nous rendre le sens du temps. Le point au-delà duquel il n'y aura plus de temps fait de chaque vie humaine une histoire, quand bien même nous le refuserions cent fois, quand bien même nous chercherions à fuir dans des régions dépersonnalisées⁶¹.

Si l'on adhère à l'idée de la fin la plus ouverte, la mort en petit qu'est le coma pourrait bien avoir rendu à la vie de Martin, et à l'histoire de Martin, un sens, une temporalité... voire un lendemain.

Ouvrages cités

- Jan BALABÁN, *Kudy šel anděl* [Par où est passé l'ange], roman (1^{re} éd. Brno, Vetus Via, 2003 ; 2^e éd. revue, Brno, Host, 2005).
- Jakub BIELECKI, «Básnická tvorba Ostravy 90. let» [La Création poétique d'Ostrava dans les années 1990], *Tvar*, 7^e année, n° 19, 14 nov. 1996, p. 6.

59. Tak už jsme zpátky, pane Vráno?, *ibid.*. «Čtyřicátá šestá (poslední)» [Quarante-sixième (ultime)], p. 159.

60. „Jsmé tady“, řekl Martin sestře. *ibid.*

61. Smrt, která čeká na konci každé z těchto cest, je paradoxně jediným pevným bodem, který nás může vrátit ke smyslu času. Bod, za nímž už času nebude, dělá z každého lidského života příběh, i kdybychom to stokrát nechtěli a utíkali do odosobněných režimů. Možná jsou to hrozně mizerné příběhy, žádné ságy ani evangelia, ale jen nudné zprávy, výpisy rejstříků a účtů a jiné hlemýždí stopy, které za sebou necháváme, ale jsou skutečné, a jsou naše. Jan Balabán, «Čas (postní)» [Le Temps (de carême)], *Listy*, n° 2, 2006 ; voir <www.listy.cz/archiv.php?cislo=062&clanek=020620>